

Critique de la Religion en France au 18^e Siècle: Une Etude de *Lettres Persanes, la Nouvelle Heloise et Les Liaisons Dangereuses*

Abubakar Wakil

Bayero University

amwakil.lin@buk.edu.ng

Résumé

L'engagement des écrivains français du 18^e siècle témoigne d'énormes succès enregistrés dans l'histoire de la littérature française. Ces écrivains entendent provoquer des réformes sociopolitiques majeures, capables d'améliorer la vie des Français. La question de la religion demeure parmi les grands sujets qui provoquent des débats les cercles littéraires du siècle, comme dans les trois œuvres à l'étude, les *Lettres persanes*, *La Nouvelle Héloïse* et les *Liaisons dangereuses*. Cette étude tend à voir les points de vue formulés dans la critique de la religion par Montesquieu, Rousseau et Laclos afin d'analyser leurs convergences et leurs divergences d'opinion. L'histoire littéraire et l'approche sociologique, nous ont permis de faire le constat selon lequel les trois auteurs ne rejettent pas l'existence de Dieu et, dénoncent à l'unanimité l'obscurantisme du Pape et la corruption des chefs religieux. L'étude révèle aussi que l'intolérance religieuse et le manque d'observation des devoirs religieux dans la société sont les causes des conflits religieux et de l'inefficacité de la religion.

Mots clés: Engagement; Obscurantisme; Pape; Dieu; Christianisme; Mahométisme

Abstract

The commitment of the 18th. Century French writers accounts for the tremendous successes of French literature in history. The writers sought to bring about major socio-political reforms aimed at improving the lives of the French people. The issue of religion is among the main themes that provoke stormy debates within literary circles, as in the three novels: *Lettres persanes*, *La Nouvelle Héloïse* and *Les Liaisons dangereuses*. This study looks at the views formulated by Montesquieu, Rousseau and Laclos in the criticisms of religion in order to analyze their similarities and differences. With the help of literary history and sociological approach, we discovered that none of the three authors reject the

existence of God and, they unanimously denounce the obscurantism of the Pope and the corruption of the religious leaders. The study also revealed that religious intolerance and lack of adherence to religious duties within the society are the main causes of religious conflicts and ineffectiveness of the religion.

Keywords: Commitment; Obscurantism; Pope; God; Christianity; Mahometism

Introduction

La question de la religion constitue une grande partie de l'engagement des écrivains philosophes du 18^e siècle. Ceux-ci sont héritiers d'un nouvel esprit de la part des grands philosophes pionniers tels que Spinoza (*Traité Théologico-politique*, 1670) et John Locke (*Lettre sur la Tolérance*, 1689) dont les œuvres servent de référence dans la critique contre la religion et la tradition. Parmi les œuvres qui discutent du thème de la religion au 18^e siècle, on retrouve *La Religieuse* (1760) et *Le rêve de d'Alembert* (1769) de Denis Diderot, *Zadig* (1748), *Candide* (1759) de Voltaire, *Les Confessions* (1782) de J. J. Rousseau entre autres. Les approches sociologique et comparative nous permettront d'analyser comment Montesquieu, Rousseau et Laclos examinent les préjugés religieux dans leurs œuvres respectives, les *Lettres persanes* (1721), *La Nouvelle Héloïse* (1761) et les *Liaisons dangereuses* (1782). L'étude comparée des protagonistes dans les trois romans nous aidera à dresser un tableau des similarités et des divergences vis-à-vis de la pensée des trois auteurs sur le sujet.

La place de la religion dans les trois œuvres

La religion tient une grande place dans les œuvres des écrivains du 18^e siècle. Tel est le cas dans nos trois œuvres à l'étude. Il faut noter que l'Europe à l'époque est toujours une Europe marquée par la tradition religieuse, surtout catholique et protestante. De plus, les pensées du siècle n'expriment pas un refus à l'existence de Dieu, mais des écrivains militent pour l'émancipation de la société française face à l'obscurantisme du pouvoir religieux. Antoine (1968, 46) qualifie les pensées de ces écrivains de « lumières par ce contre quoi elles luttent, institutions héritées renvoyées vers le passé, vers l'obscurité et l'obscurantisme, vers les ténèbres du fanatisme, vers la nuit des préjugés, vers les ombres du despotisme ».

Dans ses *Quelques Réflexions sur les Lettres persanes*, Montesquieu souligne qu'« il y a quelques traits que bien de gens ont trouvés bien hardis » (Montesquieu, 1960, 4), et la critique de la religion fait naturellement partie de ces sujets audacieux. Il n'est pas donc surprenant que la religion soit l'un des premiers thèmes évoqués dès la première lettre qu'Usbek et Rica, les deux protagonistes, sont des hommes très religieux. La question religieuse est d'ailleurs ouvertement soulevée par l'un de ses personnages. Usbek affirme que cette question fait partie des débats qu'animent les philosophes à l'époque :

Les philosophes les plus censés qui ont pensé sur la nature de Dieu ont dit qu'il était un être souverainement parfait ; mais ils ont extrêmement abusé de cette idée : ils ont fait une énumération de toutes les perfections différentes que l'homme est capable d'avoir et d'imaginer, et en ont chargé l'idée de la divinité, sans songer que souvent des attributs s'entr'empêchent, et qu'ils ne peuvent subsister dans un même sujet sans se détruire (Montesquieu, 1960, 76).

Quant à Rousseau, il met en scène dans *La Nouvelle Héloïse* l'histoire d'amour entre deux adolescents, Julie et Saint-Preux. Nous pouvons également noter que la religion occupe la place primordiale dans leur relation. Cette intention de Rousseau s'explique clairement dans les propos de la jeune fille, Julie :

Que je la relise mille fois, cette lettre adorable où ton amour et tes sentiments sont écrits en caractères de feu ; où, malgré tout l'emportement d'un cœur agité, je vois avec transport combien, dans une âme honnête, les passions les plus vives gardent encore le saint caractère de la vertu (Rousseau 1961, 15).

L'amour fait de ces personnages des grands héros et peint leurs peines cruelles, leurs joies et leurs faiblesses. La fin de l'histoire révélera que la force de la vertu est capable de maîtriser les sentiments et ses éventuelles conséquences comme c'est le cas chez ces deux amants.

Il est aussi souvent question de religion dans l'œuvre de Laclos, les *Liaisons dangereuses*. En effet, on peut diviser les personnages en deux catégories : ceux qui prônent la religion et ceux qui la rejettent. Madame de Tourvel symbolise le plus le premier groupe par son caractère dévot et vertueux comme en fait remarquer ce témoignage : « Vous connaissez la présidente de Tourvel, sa dévotion, son amour conjugal, ses principes austères. Voilà, ce que j'attaque, voilà l'amour digne de moi ; Voilà le but où je prétends atteindre » (Laclos,

1960, 24). Dans le deuxième groupe, on retrouve deux individus roués qui, en tant que libertins d'esprit, refusent les croyances établies telle que la religion. Madame de Merteuil le dit précisément dans la lettre 81 lorsqu'elle affirme qu'elle est son « ouvrage » et, dans ce cas, elle refuse l'existence de Dieu en s'en substituant. Tels sont ses propres termes :

Mais moi, qu'ai-je de commun avec ses femmes inconsidérées ? Quand m'avez-vous vue m'écarter des règles que je me suis prescrites, et manquer à mes principes ? je dis mes principes, et je le dis à dessein : car ils ne sont pas, comme ceux des autres femmes, donnés au hasard, reçus sans examen et suivis par habitude, ils sont le fruit de mes profondes réflexions ; je les ai créés, et je puis dire que je suis mon ouvrage (Laclos 1960, 172).

On remarquera aussi qu'à la fin du roman ces êtres qui rejettent la religion seront punis et deviendront victimes de leurs propres actions.

La satire de la religion au 18^e siècle en France

Le principal souci des écrivains du 18^e siècle est d'apporter des réformes capables d'améliorer le sort de l'homme dans la société. Leur engagement s'articule autour de la lutte contre tout préjugé qui menace le bonheur de l'homme. Ils ne ménagent donc aucun effort en vue de provoquer la conscience de la masse sociale vis-à-vis des qualités et des vices de la religion, quelle que soit sa nature. Montesquieu emboîte donc les pas à ces grands écrivains comme il se fait entendre par l'intermédiaire d'Usbek qui dit : « Je vois ici des gens qui disputent de la religion ; mais il me semble qu'ils combattent en même temps à qui l'observera le moins » (Montesquieu, 1960, 94). Ce qui touche Montesquieu est que bon nombre d'individus dans la société française de l'époque ne se déchargent pas de leurs devoirs religieux. Usbek s'exprime encore à cet effet : « Non seulement ils ne sont pas meilleurs chrétiens, mais même meilleurs citoyens, et c'est ce qui me touche » (Montesquieu, 1960, 94). Pour Montesquieu donc, il faut aussi que la religion soit efficace. Usbek s'explique sur le sujet : « car dans quelque religion qu'on vive, l'observation des lois, l'amour pour les hommes, la pitié envers les parents, sont toujours les premiers actes de religion ».

Rousseau et Laclos vont aussi dans le même sens que Montesquieu. Rousseau confond personne chrétienne et personne vertueuse, et il prône un amour vertueux dans la *Nouvelle Héloïse* : « Le devoir de se chérir réciproquement n'emporte-t-il pas celui de se

plaire ; et n'est-ce pas un soin digne de deux personnes vertueuses et chrétiennes qui songent à s'unir, de préparer ainsi leurs cœurs à l'amour mutuel que Dieu leur impose ? » (Rousseau, 1961, 439).

Laclos voit aussi le problème de la même manière que Rousseau. L'une des figures de la vertu dans les *Liaisons dangereuses* est Mme de Volanges. Elle exprime son doute sur la vertu d'un libertin, Valmont :

Vous voulez donc, Madame, que je croie à la vertu de M. de Valmont ? J'avoue que je ne puis m'y résoudre, et que j'aurais autant de peine à le juger honnête, d'après le seul fait que vous me racontez, qu'à croire vicieux un homme de bien reconnu. Le scélérat a ses vertus, comme l'homme honnête a ses faiblesses (Laclos 1960, 70).

Ici tous les trois écrivains partagent un avis commun et sans ambiguïté vis-à-vis de la religion. Montesquieu pointe de doigt l'inefficacité de la pratique religieuse, et pour lui, cela est dû au manque de respect pour les lois religieuses. Rousseau et Laclos, eux, prônent la vertu et pour cela, il faut se décharger de ses devoirs religieux. Les trois auteurs soulignent le fait que le civisme, l'honnêteté, l'amour et la sympathie entre les hommes sont des éléments qui renforcent l'efficacité de toute religion.

Un autre problème, qui nuit à l'efficacité de la religion et, dont les écrivains du 18^e siècle critiquent, est la corruption de ses membres. Les *Lettres persanes* évoquent ce sujet contre l'entourage du sultan. Il s'agit de derviche : « Mais quels que riches que soient ces dervis, ils ne quittent jamais la qualité de pauvres ; notre glorieux sultan renoncerait plutôt à ses magnifiques et sublimes titres. Ils ont raison : car ce titre de pauvre les empêche de l'être » (Montesquieu 1960, 120). Montesquieu sonne ainsi l'alarme concernant le comportement de ces prétendus hommes fanatiques. Ceux-ci refusent la pauvreté et tendent à s'enrichir au nom de la religion auprès des pauvres.

En plus, Montesquieu dénonce l'ampleur de ce fléau à tel point qu'il se demande s'il y a une différence entre les derviches et les libertins. Rica demande aux citoyens de faire un jugement vis-à-vis de la situation réelle qui prévaut dans la société de l'époque :

Les libertins entretiennent ici un nombre infini de filles de joie, et les dévots, un nombre innombrable de dervis. Ces dervis font trois vœux : d'obéissance, de pauvreté et de chasteté. On dit que le premier est le mieux

observé de tous, quant au second, je te réponds qu'il ne l'est point ; je te laisse à juger le troisième (Montesquieu 1960, 120).

Montesquieu met en doute même la chasteté de ces hommes religieux. Il suggère que ceux-ci doivent œuvrer pour la bonne image de la religion au lieu de mettre leurs propres au premier plan. A son tour, Rousseau semble lancer le même appel. Ici, il relève la valeur de la religion vis-à-vis de la vertu dans le mariage. Rousseau (1961, 439) met en garde contre les inclinations religieuses égoïstes. M. de Wolmar s'exprime en toute sincérité ainsi :

Toute fausse religion combat la nature, la nôtre seule, qui la suit, et la rectifie, annonce une institution divine et convenable à l'homme. Elle ne doit donc point ajouter sur le mariage aux embarras de l'ordre civil des difficultés que l'Évangile ne prescrit pas, et qui sont contraires à l'esprit du Christianisme.

Selon Montesquieu, le moyen d'y parvenir est par la pratique des règles sociale et humanitaire qui leur incombent. Ses expressions sont les suivantes : « En effet, le premier objet d'un homme religieux ne doit-il pas être de plaire à la Divinité, qui a établi la religion qu'il professe ? Mais le moyen le plus sûr d'y parvenir est sans doute d'observer les règles de la société et les devoirs de l'humanité » (Montesquieu 1960, 94).

La satire de l'autorité religieuse au 18^e siècle en France

Après le séjour d'un mois dans la capitale, Rica consacre plus de la moitié de sa première lettre à décrire et dénoncer les traditions religieuses du christianisme. Comme il a fait au roi, Montesquieu se déguise donc en personnage pour critiquer la figure du Pape. Pour lui, ils sont tous les deux les mêmes. L'auteur des *Lettres persanes* ose faire la satire des autorités religieuses en qualifiant le roi et le Pape de magiciens. Il insiste que malgré leur ressemblance, le cas du Pape est pire : « Ce que je te dis de ce prince ne doit pas t'étonner : il y a un autre magicien plus fort que lui, qui n'est pas moins maître de son esprit qu'il est lui-même de celui des autres. Ce magicien s'appelle le Pape » (Montesquieu 1960, 56). Bien que la publication du roman survienne en période absolutiste de Louis XIV, Montesquieu, étant un écrivain engagé, accepte le danger de pointer le Pape de doigt et de le nommer ouvertement.

Pourquoi les écrivains de cette époque-là condamnent-ils donc la religion ? Selon les propos de Montesquieu ci-dessus cités, on utilise la religion comme prétexte pour conquérir

l'esprit des gens. Pour lui, cette conquête d'esprit est en quelque sorte un moyen d'esclavage qui met ces derniers sous l'autorité religieuse du Pape. La raison de Montesquieu se révèle clairement un peu en avant lorsqu'il critique l'attitude du Pape qui semble investir dans les dogmes de la trinité un pouvoir surnaturel dont la supercherie n'est pas exclue au regard étranger. Bien surpris, Rica évoque le sujet : « Tantôt il lui fait croire que trois ne sont qu'un, que le pain qu'on mange n'est pas du pain, ou que du vin qu'on boit n'est pas du vin, et mille autres choses de cette espèce » (Montesquieu 1960, 56).

En plus, ces mots de Montesquieu expriment le souci de l'écrivain vis-à-vis de l'absolutisme du pouvoir religieux jusqu'à un tel point qu'il domine le pouvoir politique. Il affirme que le roi croit en tout ce que le Pape lui dit. L'auteur du roman révèle d'autre part la faiblesse de l'autorité politique face au joug religieux. Non loin, Montesquieu (1960, 56-57) en fait cette remarque :

Et pour le tenir toujours en haleine et ne point lui laisser perdre l'habitude de croire, il lui donne de temps en temps, pour l'exercer, de certains articles de croyance. Il y a deux ans qu'il lui envoya un grand écrit qu'il appela Constitution, et voulut obliger, sous de grandes peines, ce prince et ses sujets de croire tout ce qui y était contenu.

Montesquieu critique donc l'attitude du Pape qui se cache derrière la croyance religieuse pour gouverner les hommes et contrôler les esprits. Ni le prince, ni ses sujets ne sont épargnés de cette croyance car ils sont aussi obligés d'obéir aux lois que le Pape leur impose.

Montesquieu fait la critique de la religion pas seulement en France mais aussi en Asie. En Perse, les chefs s'entichent en même temps des titres religieux gouvernent toujours directement ou indirectement. Montesquieu ne réfute pas la suprématie du Pape en tant que Chef des chrétiens, mais il voit en lui une sorte d'idole. Il dit que : « le Pape est le Chef des Chrétiens. C'est une vieille idole qu'on encense par habitude. Il était autrefois redoutable aux princes même, car il les déposait aussi facilement que nos magnifiques sultans déposent les rois d'Irénée et de Géorgie (Montesquieu, 1960, 65). Pour Montesquieu, le rôle des chefs n'est pourtant pas de créer des lois qui ne sont qu'en leur faveur. Pour ces écrivains du 18^e siècle, ce rôle incombe seulement à une divinité naturelle autre que celle d'un individu ou d'un groupe d'individus comme le Pape et ses sujets.

La tyrannie et le despotisme de l'époque monarchique proviennent d'une part, selon les écrivains, du pouvoir arbitraire des chefs religieux. Rousseau intervient sur ce sujet dans

La Nouvelle Héloïse. Il est du même avis que Montesquieu. Il condamne fermement toutes les lois qui font obstacle au bonheur de l'humanité. Rousseau (1961, 657) dit que ceux qui les font sont malhonnêtes : « Pour les punir d'avoir tenté Dieu, Dieu les abandonne, ils se disent saints, et sont malhonnêtes, leur feinte continence n'est pas souillure ; et pour avoir dédaigné l'humanité ils s'abaissent au-dessus d'elle ». Au contraire, pour lui, ils doivent être guidés par la vertu qui les empêchera d'être égoïstes. Rousseau raisonne ainsi : « Je comprends qu'il en a coûté peu de se rendre difficile sur des lois qu'on observe qu'en apparence ; mais celui qui veut être sincèrement vertueux se sent assez chargé des devoirs de l'homme sans s'en imposer de nouveaux » (Rousseau 1961, 657).

Même réaction dans les *Lettres persanes* car la position de l'auteur est claire ici : « S'il y a un Dieu, [...], il faut qu'il soit juste : car s'il ne l'était pas, il serait le plus mauvais et le plus imparfait de tous les êtres » (Montesquieu, 1960, 174). Montesquieu et Rousseau, tous deux, ne rejettent pas l'existence de Dieu. Tel est le cas chez Laclos dans les *Liaisons dangereuses*. Malgré toute l'insolence de Valmont (Laclos 1960, 24), il ne nie pas que Dieu existe bien qu'il s'en moque : « Je connais votre zèle, votre ardente ferveur, et si ce Dieu-là nous jugeait sur nos œuvres, vous seriez un jour la patronne de quelque grande ville, tandis que votre ami serait au plus un saint de village ». Le souci de ces écrivains est donc le sort de la société qui souffre du joug religieux. Ce dernier lui inflige une croyance qui ne tend à influencer l'absolutisme du pouvoir religieux. Pour eux, cette croyance n'est en quelque sorte qu'une forme d'esclavage dans la société française de l'époque.

Les conflits religieux en France au 18^e siècle

Montesquieu prend le devant vis-à-vis de la critique de la religion dans son célèbre roman épistolaire les *Lettres persanes*. Les écrivains du 18^e siècle ne combattent pas la religion en tant que telle, mais ils réclament qu'elle soit pour le bien de l'humanité. Montesquieu se fait beaucoup de doutes quant à l'importance de la religion dans les sociétés de l'époque. Il trouve que cette religion est dans l'impasse et il prend pour cause l'intolérance des chefs religieux. L'auteur dénonce leur attitude d'intolérance et estime qu'ils sont eux-mêmes les grands ennemis de la religion. Il s'explique en ces termes :

La religion juive est un vieux tronc qui a produit deux branches qui ont couvert toute la Terre : je veux dire le Mahométisme et le Christianisme ; ou plutôt c'est une mère qui a engendré deux filles, qui l'ont accablée de

mille plaies : car, en fait de religion, les plus proches sont les grandes ennemies (Montesquieu, 1960, 125).

Le grand penseur accepte d'abord que la question de la religion est universelle car elle existe partout sur la Terre. Puis, il souligne le fait qu'il y a deux grandes religions, le Mahométisme (l'Islam) et le Christianisme qui sont secoués par de troubles multiples.

A quoi Montesquieu se réfère-t-il lorsqu'il traite la religion d'« une mère accablée de mille plaies » ? L'écrivain songe certes à décrire l'ampleur des guerres religieuses à l'époque et les conséquences y relatives. Montesquieu affirme dès lors que : « Aussi puis-je t'assurer qu'il n'y a jamais eu de royaume où il y ait tant de guerres civiles que dans celui de Christ (Montesquieu 1960, 66). En ce qui concerne la deuxième secte, il en est pareil chez l'auteur des *Lettres persanes*. Là, Montesquieu (1960, 76) évoque des guerres de conversion et d'occupation :

Ils ne ressemblent point à ces infidèles que nos saints prophètes faisaient passer à l'épée, parce qu'ils refusent de croire aux miracles du Ciel : ils sont plutôt comme ces malheureux qui vivaient dans les ténèbres de l'idolâtrie avant que la divine lumière vint d'éclairer le visage de notre grand prophète.

Il ne faut pas oublier que le 18^e siècle est aussi une période qui connaît une réforme à l'intérieur de l'Eglise. Cette réforme mène à une dispute ecclésiastique entre les Jésuites et les Jansénistes.

Montesquieu semble être beaucoup plus soucieux de ces guerres religieuses et dont la cause émane de l'intolérance des dirigeants religieux. L'écrivain avoue lui-même cela : « J'avoue que les histoires sont remplies des guerres de religion. Mais, qu'on y prenne garde : ce n'est point la multiplicité des religions qui produit ces guerres, c'est l'esprit d'intolérance qui animait celle qui se croyait la plus puissante » (Montesquieu, 1960, 180). Montesquieu ne condamne pas donc la multiplicité des religions à l'époque, mais plutôt le caractère arrogant de certaines d'entre elles qui se croyaient au-dessus des autres. Montesquieu trouve qu'en voulant dominer les autres, ces religions doivent s'appuyer beaucoup plus sur leur vérité que de faire recours à la force.

Montesquieu déplore ces tristes spectacles, et il s'interroge sur l'authenticité même de ces religions : « Heureuse la terre qui est habitée par les enfants des Prophètes ! Ces tristes spectacles y sont inconnus. La saine religion que les Anges y ont apportée se défend par sa vérité même : elle n'a point besoin de ses moyens violents pour se maintenir »

(Montesquieu, 1960, 68). Il faut noter que les guerres religieuses font partie de l'héritage du 17^e siècle. La politique religieuse de Louis XIV constitue une menace à son pouvoir. Après son mariage secret avec une dévote, Mme Maintenon, le Roi Soleil commence à s'attaquer aux Huguenots. Il impose des contraintes graves aux protestants. Ceci mène à la révocation de l'Edit de Nantes (18 octobre 1685) qui débouche sur une guerre de presque toute l'Europe contre la France.

Rousseau partage à peu près le même avis que Montesquieu : les problèmes de la religion proviennent de l'égoïsme des hommes religieux. Il pense que ceux-ci doivent s'armer de la vertu dont la bonté est l'utilité commune :

De la considération de l'ordre, je tire la beauté de la vertu, et sa bonté de l'utilité commune. Mais que fait tout cela contre mon intérêt particulier, et lequel au fond m'importe le plus, de mon bonheur aux dépens du reste des hommes, ou bonheur des autres aux dépens du mien ? (Rousseau, 1961, 337).

Rousseau a donc la même vision et en appelle à la conscience des dirigeants religieux. Ces derniers, selon lui, doivent œuvrer pour l'intérêt commun de l'humanité. Il prône la vertu des hommes religieux et par conséquent une religion favorable au bonheur de tous. Par contre, Laclos n'est pas du même avis. Dans les *Liaisons dangereuses*, il présente deux personnages qui semblent combattre tantôt la vertu et tantôt la religion. Le vicomte de Valmont en est un. Cet homme se donne comme mission de séduire une femme dévote et vertueuse, Madame de Tourvel. « J'aurai cette femme ; je l'enlèverai au mari qui la profane : j'oserai la ravir au dieu même qu'elle adore » (Laclos, 1960, 29). Valmont pense trouver des délices dans cette mission. Il s'exclame : « Quel délice d'être tour à tour l'objet et le vainqueur de ses remords ! » (Laclos, 1960, 29).

Quand on tient compte du nombre des lettres écrites et reçues par ces deux personnages, on peut conclure que le vicomte de Valmont et la marquise de Merteuil sont les personnages principaux de l'œuvre de Laclos. De plus, ce sont eux qui sont à l'origine de l'intrigue des *Liaisons dangereuses*. Pour Valmont, combattre la vertu de Madame de Tourvel est une gloire et un bonheur :

Loin de moi l'idée de détruire les préjugés qui l'assiègent ! Ils ajouteront à mon bonheur et à ma gloire. Qu'elle croie à la vertu, mais qu'elle me la sacrifie ; que ses fautes l'épouvantent sans pouvoir l'arrêter ; et qu'agitée

de mille terreurs, elle ne puisse les oublier, les vaincre que dans mes bras
(Laclos, 1960, 29)

Les propos de ce personnage expliquent la façon dont l'auteur du roman tend à révéler sans peur ses impressions sur un problème épineux comme celui de la religion. Son personnage, M. de Valmont s'exprime de manière à se moquer de la religion en invoquant le caractère vertueux de Mme de Tourvel. L'homme ose demander à la dame de sacrifier sa foi religieuse au nom de son amour. Le deuxième personnage de Laclos pense aussi librement comme le premier. Madame de Merteuil agit par rapport à la mission de Valmont :

Ici c'est bien pis encore ; votre prude est dévote, et cette dévotion de bonne femme qui condamne à une éternelle enfance. Peut-être surmonterez-vous cet obstacle, mais ne vous flattez pas de le détruire : vainqueur de l'amour de Dieu, vous ne le serez pas de la peur de Diable (Laclos, 1960, 26).

Comme pour montrer sa jalousie à l'égard de l'amour entre M. de Valmont et Mme de Tourvel, M. de Merteuil cherche à ridiculiser cette dernière. Pour elle, Mme de Tourvel, grâce à sa dévotion, agit comme une enfant. En effet, le comportement des deux protagonistes correspond également au désir de l'auteur de participer à l'écriture des romans libertins qui battent leur plein à l'époque. Le libertinage est un mouvement qui se développe en Europe au 18^e siècle avec la contestation de l'Eglise et la volonté de penser librement.

Ces scènes dans les *Liaisons dangereuses* font-elles allusion à la critique de la religion ? Trois options se révèlent dans les textes : Premièrement, Laclos semble révéler la faiblesse de la religion. Madame de Tourvel, pourtant dévote et vertueuse, n'arrive pas à résister à la séduction du libertin. Ce dernier le confirme : « La voilà donc vaincue, cette femme superbe qui avait osé croire qu'elle pourrait me résister ! [...] elle est à moi, entièrement à moi ; et depuis hier, elle n'a plus rien à m'accorder » (Laclos, 1960, 283). Deuxièmement, Laclos critique l'enseignement religieux. Ce n'est pas un hasard que tous les trois personnages, proies et victimes de deux libertins sont issus de cet enseignement : Madame de Tourvel et Cécile de Volanges fréquentent le couvent tandis que Danceny joint l'ordre des Chevaliers de Malte également une institution religieuse. Troisièmement, Laclos milite en faveur de la religion car tous les deux libertins, qui refusent la religion, finissent par être victimes de leurs actions. L'un est mort en duel, l'autre est attaqué de vérole et cherche à s'exiler.

Conclusion

Notre analyse a révélé comment les trois grands auteurs se penchent sur la question de la religion qui occupe une place importante dans les *Lettres persanes*, *La Nouvelle Héloïse* et les *Liaisons dangereuses*. Montesquieu condamne l'obscurantisme du Pape. Il partage le même avis que Rousseau et Laclos sur la corruption de certains chefs religieux et de leur entourage. Personne d'entre eux ne nie l'existence de Dieu. Ces auteurs prennent le manque de respect pour les devoirs religieux dans la société pour ridicule et exposent l'inefficacité de la religion à cette époque. Autre problème auquel ils font allusion dans leurs œuvres est celui de l'intolérance religieuse. Les écrivains soulignent le fait que toute religion devrait profiter de la vérité au lieu de la force pour s'imposer sur l'autre. Ils condamnent donc fermement les conflits religieux survenus au cours du siècle. Pour eux, il faut que la religion soit juste et pour tous, et que la société soit guidée et soutenue par des principes de la vie sociale.

Références

- Diderot, D. (1796). *La Religieuse*. Paris: Editions Buisson
- Diderot, D. (1830). *Le Rêve de D'Alembert*. Tunis: Editions Buisson
- Laclos, C. (1960). *Les Liaisons dangereuses*. Paris: Editions Garnier Frères.
- Locke, J. (1689). *Lettre sur la tolérance*. Paris: Editions Paul Vernière.
- Montesquieu, C. (1960). *Lettres persanes*. Paris: Editions Garnier Frères.
- Rousseau, J. J. (1960). *Julie ou La Nouvelle Héloïse*. Paris: Editions Garnier.
- Rousseau, J. J. (1782). *Les Confessions*. Paris: Editions Laurette.
- Spinoza, B. (1670). *Traité Théologico-politique*. Paris: Editions Larousse.
- Voltaire, F. M. (1748). *Zadig*. Paris: Editions Lambert.
- Voltaire, F. M. (1780). *Candide*. Paris: Editions Larousse.